

Il ne faut pas le dire à papa

Ma main dans celle de ma mère, je me tiens serrée contre son manteau noir d'où émane un parfum familial et rassurant : « Soir de Paris », je m'en souviens. Je trotte à ses côtés sur le quai de la gare dans le brouhaha des haut-parleurs, des klaxons de chariots qui transportent les bagages. Les globes des lampadaires diffusent une lumière incertaine. Dans les zones d'ombre je distingue des bancs où sont assises des silhouettes de voyageurs. Au bout du quai la verrière métallique découpe la nuit en vitraux bleu sombre.

Nous grimpons dans le wagon vert, de ce vert kaki qui a été longtemps la couleur des trains. Nos places numérotées trouvées, je m'installe au fond de la banquette, trop petite pour que mes pieds touchent le sol de caoutchouc, trop petite pour appuyer la tête sur l'oreillette recouverte de moleskine qui se trouve au-dessus de moi. Ma mère place les valises dans le filet puis s'assoie à mes côtés. La fumée s'échappe d'une locomotive, emplit le quai de brouillard. Le train s'ébranle, je souris aux anges. Quelqu'un remonte la vitre.

- C'est pour éviter les escarbilles qui entrent dans les yeux et salissent les vêtements, explique notre voisin d'en face.

Je regarde nos reflets dans la vitre. Il fait très noir au dehors. J'approche mon front du verre froid. Seuls quelques points lumineux surgissent à toute allure, quelques lumières de gares tremblotantes viennent à ma rencontre. Une masse sombre se divise en arbres sous mes yeux pour se reformer à nouveau et s'enfuir dans le lointain. Je reçois le tunnel en plein visage, l'odeur acide de la suie envahit mes narines. Claquements des roues en acier sur les rails, grincement des wagons, la lampe n'est plus qu'une veilleuse. Mes paupières s'alourdissent.

Ma mère me réveille et me fait sortir du compartiment. Je me retrouve dans le couloir où je chancelle déséquilibrée par les balancements du convoi, la porte coulissante et son rideau jaune sale se ferment derrière moi. Elle me présente à un immense monsieur brun aux yeux noirs, en uniforme bleu marine, à galons dorés au bas des manches et sigle SNCF sur la casquette. Elle m'explique que je vais dormir dans un wagon-lit, mais il ne faudra surtout pas le dire à papa. On me juche sur un lit en hauteur, un drap me recouvre, le roulis me berce. Je suis seule dans l'obscurité. Où est ma mère ? Ce monsieur de la SNCF me paraissait gentil. Elle est partie avec lui. Elle m'a dit qu'elle reviendrait. Le bruit sourd et saccadé des roues, le halètement de la locomotive, quelques coups de sifflet de temps à autre, le train m'emporte dans la nuit, l'angoisse m'étreint. J'attends longtemps son retour.

J'ouvre les yeux. Il fait jour. Des lueurs roses jaillissent en rayons autour du rideau gris et opaque de la fenêtre. La porte glisse, laisse entrer un flot de lumière, et ma mère. Je la vois à contre-jour. Elle m'annonce que nous allons entrer en gare de Toulon.

- Surtout tu ne dis rien à ton père, me glisse-t-elle tout en réunissant nos bagages.

Pour moi tout ce qu'elle dit est bien. Je lui assure que je ferai très attention et que je me tairai.

Je descends à reculons le marchepied du wagon en me tenant à deux mains à la barre métallique. Un pied, puis l'autre touchent le sol. Une foule pressée me bouscule au passage. Des cris de joie, des pleurs, du bruit... Je m'accroche à la poignée de la valise qui est déjà sur le bitume. J'attends que tous les bagages soient réunis. La masse des voyageurs s'est éclaircie. En me retournant, j'aperçois mon père qui nous attend sur le quai. Son corps se dessine immobile dans le

soleil. Je suis toute à la joie de mon voyage, je me précipite vers lui.

- Tu sais papa, j'ai dormi dans un wagon-lit et j'étais toute seule !